Jachimecki, Zdzisław

Mes principales expériences

Organon 25, 213-230

1995

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

MUZEUM HISTORII POLSKI

UNIVERSITAS VARSOVIENSIS

Zdzisław Jachimecki (Pologne)

MES PRINCIPALES EXPÉRIENCES

En cédant à la psychose générale qui aux premiers jours de la guerre s'était emparée d'une grande partie des habitants de Cracovie, j'ai entrepris avec ma femme le lundi 4 septembre 1939 un „voyage vers l'inconnu", en prenant une bonne automobile. Par Busko, Sandomierz, Lublin, Gardzienice et Krasny Staw, nous sommes arrivés à Lwów le 7 septembre au soir. Là, nous avons vécu quatorze dangereuses journées de raids aériens terrifiants et de bombardement de la ville par les forces allemandes, et nous y sommes demeurés après l'entrée des troupes soviétiques. Nous habitions dans la maison hospitalière de nos très proches amis, où nous n'étions pas concernés par les soucis qui s'abattaient sur les foules nombreuses de réfugiés venus ici de toutes les régions de Pologne. Ayant rencontré beaucoup de personnes qui s'apprêtaient à partir pour la Roumanie ou la Hongrie, malgé les conseils de risquer cette expédition, nous n'avons pas profité des possibilités qui se présentaient, et presque immédiatement après la fin des hostilités nous avons commencé à établir des plans pour retourner à Cracovie. Malgré de bonnes conditions de séjour et de ravitaillement, la nostalgie de la maison et du travail scientifique quotidien devenait de plus en plus pesante et déprimante, surtout après le choc le plus terrible, celui de la campagne perdue et du nouveau partage de la Pologne entre deux occupants. Dans ces conditions, il était impossible de pouvoir se concentrer sur un travail de recherche quelconque dans une ville profondément bouleversée par les évènements de la guerre.

En octobre, on me proposa un poste de professeur à la faculté nouvellement organisée de musicologie au Conservatoire de musique. Je n'ai pas accepté cette proposition, ayant décidé de retourner à Cracovie. Des échos nous parvenaient déjà d'invitations allemandes à ce que chacun revienne

occuper son poste d'avant-guerre. Cette situation dans la zone allemande attisait mon impatience à quitter Lwów. Comme le passage „légal" de la ligne de démarcation entraînait des ennuis pénibles et dépendait de circonstances impossibles à prévoir, nous avons résolu de passer la frontière clandestinement. Nous avons décidé ainsi malgré le nombre de gens qui s'en retournaient de pareilles expéditions après s'être rendu compte des difficultés liées à cette façon de passer de l'autre côté. Il y en avait qui tentaient leur chance deux, et même trois fois sans se décourager. Mais le séjour à Lwów dans une oisiveté forcée et sans perspectives d'amélioration devenait chaque jour plus pénible.

Enfin, l'après-midi de la Toussaint, nous sommes partis avec un groupe de risque-tout dans un autobus spécialement loué à Rawa Ruska, d'où par Surochów nous devions parvenir à Szówsko sur San, et là franchir la rivière pour passer sur la rive occidentale, occupée par les Allemands. La traversée s'était pourtant révélée impossible à cause de patrouilles soviétiques renforcées. Il a fallu rester à Szówsko jusqu'au lendemain; ensuite nous sommes partis en chariots pour Rudka, près de Sieniawa, où un ruisseau peu profond et facile à franchir tenait lieu de frontière. Au matin du 3 novembre, menacés quand même de poursuite et exposes aux balles des patrouilles russes, nous avons passé la ligne de démarcation entre deux zones occupées. En voitures à cheval jusqu'à Leżajsk, ensuite par train jusqu'à Przeworsk, de là en wagon à marchandises, nous avons voyagé plusieurs heures vers Cracovie, où nous sommes enfin débarqués le matin du 4 novembre. En route, nous avons appris de nos compagnons de voyage que la terreur allemande sévissait depuis plusieurs semaines dans les régions de Przeworsk et de Jarosław. Il y a eu de nombreuses arrestations d'instituteurs, de professeurs de lycée et d'écclésiastiques. L'image de la vie sur le territoire occupé par l'Allemagne victorieuse devenait lugubre, menaçante. Malgré tout, nous allions à Cracovie dans l'espoir de pouvoir reprendre le travail à l'Université et dans des institutions culturelles autonomes.

Le samedi 4 novembre, j'ai présenté mes respects au recteur de l'Université Jagellonne; ayant appris que la messe d'inauguration avait eu lieu le même jour et que les cours commencent le 13 novembre, je me suis présenté à mon lieu de travail. Dans le vestibule du Collegium Novum j'ai signé le circulaire du recteur invitant à un cours de l'Obersturmbannführer dr Müller, institulé „Die Stellung des deutschen Behörden gegenüber der polnischen Wissenschaft und polnischen Universitäten", qui devait avoir lieu le lundi 6 novembre à 12 h dans la salle de cours au deuxième étage du Collegium Novum. Le lendemain, j'ai appris de la bouche de plusieurs personnes n'ayant pas quitté Cracovie depuis le commencement de la guerre que si, au début, les conditions d'existence des Polonais sous le joug militaire étaient encore supportables, depuis l'avènement des autorités civiles, et surtout depuis l'arrivée de la Gestapo, le sort des habitants de la ville s'est mis

à empirer, et la politique anti-polonaise s'exacerbait du jour au jour. Les perspectives pour le plus proche avenir apparaissaient décourageantes.

Sans soupçonner une ruse et intéressé par le thème choisi par le dr Müller, je me suis rendu lundi, le 6 novembre, à son cours au Collegium Novum. J'ai salué avec émotion les collègues de ma faculté et les très éminents représentants d'autres facultés, nos anciens recteurs et présidents de l'Académie polonaise des sciences etc. J'étais loin de songer, en franchissant l'enceinte de l'université, que nous serons exposés à un danger mortel. Il était quelques minutes avant midi. Autour du bâtiment et à l'intérieur tout était comme d'habitude, rien ne présageait que nous étions en train de tomber dans un guet-apens. Nous attendions déjà depuis quelques minutes dans la salle bondée, lorsque vers 12 h 10 entrèrent trois officiers et s'arrêtèrent face à nous devant la chaire. Le spectacle était troublant. Ils ont ôté leurs casquettes et les ont mises sous leur bras gauche. Un silence profond se fit. L'Obersturmbannführer Müller prit la parole. Il me semble entendre encore sa voix. Je n'ai pas noté ses mots, mais je me rappelle assez bien toute son allocution, assez courte. „Meine Herren, est tut mir leid Ihnen ankündigen zu müssen, dass Sie alle verhaftet sind. Die Krakauer Universität war immer das Zentrum der antideutschen Propagande. Sie haben jetzt die Vorlesungen angekündigt und die Prüfungen zu machen angefangen, ohne uns zu fragen.

Damit habt Ihr uns gegenüber bösen Willen gezeigt und sich als ungehorsam erwiesen. Sie werden dafür alle in ein Gefangenenlager im Reiche transportiert, wo Sie bis zum Kriegsende verbleiben werden. Sie werden genug Zeit haben darüber nachzudenken was vorgefallen ist. Ich mache Sie darauf aufmerksam, dass ein jeder, der die Flucht ergreifen möchte rücksichtlos an der Stelle erschossen sein wird. Bitte die Damen den Saal verlassen und paarweise herausgehen". Dans la salle, il y avait en effet deux femmes, nos collègues, les professeurs Willman Grabowska et Wołoszyńska. Avant de sortir, le dr Müller s'enquit du professeur Olbrycht, auquel il recommanda de rester et d'attendre des dispositions. Nous avons commencé à sortir de la salle. On était environ 140 personnes, avec le recteur Lehr-Spławiński en tête. Il y avait l'ex-président de l'Académie, Kostanecki, et le président en fonction, Kutrzeba; des ex-recteurs: Estreicher, Hoyer, Maziarski, et un curé, le père Michalski. Plusieurs ex-doyens de toutes les facultés, quelques dizaines de professeurs, docteurs et assistants. A la porte, se tenaient les soldats de la police allemande, fusils mitrailleurs en main, et nous fouillaient chacun en demandant si nous avons des pistolets. Tout le long de l'escalier se tenaient des policiers qui nous faisaient descendre en bas. Derrière le bâtiment attendaient des camions recouverts de bâche où l'on nous a ordonné de monter, en nous poussant avec des crosses de fusil. De l'autre côté de la rue Jagiellońska, la tête tournée vers les murs du Collegium Novum et du bâtiment de chimie, étaient alignés plusieurs gens qui se sont trouvés par hasard à ce moment dans la rue. Tous s'appuyaient contre

le mur, les mains levées. On nous a transportés à toute vitesse à travers la ville jusqu'à la prison de la rue Montelupich. Là, les voitures se sont arrêtées dans la cour. On nous a ordonné de descendre et de nous mettre en rangs. Puis, on a commencé à dresser la liste des arrêtés.

Plusieurs officiers prenaient tout le temps des photos de notre groupe. Au moment où l'on établissait la liste, une nouvelle voiture arriva, d'où descendirent presque tous les professeurs de l'Académie de mines, qui avaient tenu une réunion dans la salle de conférences de la faculté de philosophie au Collegium Novum. Là, dans la cour de la prison militaire, nous avons aperçu dans nos rangs quelques employés au bureau du recteur et à la questure universitaire, ainsi que plusieurs personnes étrangères à l'Université. Il y avait le directeur du district minier de Cracovie, un octogénaire, Windakiewicz, le président de la cour d'appel de Katowice, Zechenter, et un curé, le père Nodyński. A côté des vieillards et des gens mûrs il y avait aussi de très jeunes gens, le séminariste Piętka et l'étudiant Borkowski, qui avaient à peine dix-neuf ans. Après avoir dressé la liste des arrêtés, on nous a divisés en deux groupes et enfermés dans des salles à bancs, où nous devions passer l'après-midi et la nuit, ayant reçu pour tout repas un morceau de pain par tête. Fatigués et bouleversés par ces évènements inattendus, nous réfléchissions sur les raisons de notre arrestation. Le soir, un soi-disant traducteur vint nous trouver: il nous a rassurés que tout se terminera par un procès-verbal, et que le lendemain nous serons probablement relâchés. La nuit se prolongeait interminablement. La fatigue alourdissait les paupières.

Nous nous couchions de temps en temps pour quelques minutes sur les bancs ou à même le sol. Ainsi fut jusqu'au matin. Vers dix heures nous fûmes conduits dans la cour, embarqués dans des voitures et transportés à la caserne du 20e régiment d'infanterie à Łobzów. Là, on nous a installés dans quelques salles du deuxième étage. La caserne était sousles ordres d'un commandant borgne, un très aimable viennois, et la garde était assurée par des soldats, autrichiens eux aussi. Nous avons eu droit à une promenade de midi dans la grande cour de la caserne et nous avons reçu un repas de soldat que nous avons trouvé excellent après un jeûne de 24 heures. L'atmosphère dans les couloirs et dans les salles de la caserne est devenue plus sereine, nous commencions à espérer que les choses ne seront pas aussi graves que le laissaient supposer les paroles du dr Müller. Vers trois heures de l'après-midi, devant l'enceinte de la caserne commencèrent à se rassembler les familles des détenus. La vue de nos épouses, nos filles ou nos mères faisait couler des larmes de joie à la pensée que nous n'étions pas encore rayés de la liste des hommes possédant quelques droits, même minimes. Le commandant de la caserne permit aux familles d'entrer dans la cour, à condition que nous restions à une certaine distance, et que les affaires apportées nous soient remises par les soldats. Mais lorsque nous nous sommes trouvés à vue, les prisonniers et leurs familles, les rangs se sont soudain rapprochés et, sans

souci de l'interdiction, les uns se sont jetés dans les bras des autres. Presque chacun reçut de la maison du linge, des vêtements chauds, des couvertures et du ravitaillement.

Cette entrevue avec nos proches a été brève. Après quelques minutes, nous dûmes regagner les salles communes, mais réconfortés, pleins d'espoir que notre captivité ne sera pas longue. Nous nous leurrions d'être appréhendés seulement pour une démonstration de forces, pour la période précédant la fête du 12 novembre. La soirée de mardi, 7 novembre, et la matinée de mercredi, le 8, se sont écoulées dans une atmosphère plus gaie. On ne nous avait pas fait jusqu'à ce moment trop mal, du moins ici, dans la caserne. Nous n'oubliions pourtant pas la brutalité des policiers qui nous avaient fait quitter la salle de cours à l'Université et qui avaient malmené quelques-uns parmi nos plus vénérables collègues en leur assénant des coups de poing à la machoire ou des coups de crosse un peu partout. Nous passions les heures de notre séjour dans les salles de la caserne à écouter des cours par petits groupes, à discuter, et à faire plus ample connaissance avec des collègues mal connus auparavant. Dans l'après-midi, nos proches sont revenus devant la caserne, mais cette fois-ci ils n'ont pas pu nous approcher. Nous nous sommes regardés de loin; les soldats prenaient les affaires qui nous étaient destinées et les distribuaient suivant les noms inscrits sur les colis. Ce fut notre dernière entrevue avec nos familles. La matinée du 9 novembre ne présageait aucun changement de la situation. Le professeur Konopczyński a établi un document historique en faisant la liste de tous les arrêtés avec leurs signatures. Nous étions en tout 183 personnes. Ce document a été sauvé et devint un témoignage précieux de l'atteinte portée par les Allemands à l'Université Jagellonne. Bientôt, après le repas délivré de la cantine militaire, on nous a donné l'ordre de faire nos bagages et de les transporter dans la cour de la caserne. Cet ordre, donné très brutalement, fut accompagné de cris et d'injures. Des officiers de la Gestapo, avec le dr Müller, nous attendaient dans la cour. On fit sortir des rangs les professeurs Stanisław Ciechowski et Witold Wilkosz, dont l'état de santé laissait envisager le pire, ensuite le professeur Zoll, membre titulaire de l'Académie de droit allemande, le président Zechenter, les professeurs Łepski et Ziłyński, Ukrainiens, et le profeseur Kleczkowski, représentant de la philologie germanique de l'Université.

Tous les autres ont été littéralement poussés vers une rampe située derrière la gare de Łobzów, où bientôt arriva un train spécial composé de plusieurs wagons. Avant notre embarquement dans les wagons, le dr Müller prit encore la parole, en réitérant la menace de fusiller chacun qui tenterait de fuir. Nous nous sommes retrouvés dans les compartiments du train, plusieurs personnes dans chacun, abattus, silencieux, désespérés. Le train roulait vers l'inconnu, lentement, en s'arrêtant à chaque station, parfois même en plein champ. Après quelques heures, il stoppa dans un lieu inconnu et resta

ainsi dans l'obscurité pendant deux heures environ. Etait-ce une tentative de nous inciter à la fuite, pour pouvoir ensuite nous abattre à coups de mitraillettes? Vers quatre heures du matin, nous sommes arrivés à Wrocław. A la gare, nous avons attendu près d'une heure l'arrivée des voitures qui devaient nous transporter à la prison. Une partie de notre groupe, environ la moitié, ont été dirigés à la prison pénitentiaire de Freiburgerstrasse; les autres – comme nous l'avons su après – ont été installés à la prison cellulaire de Kletschkauerstrasse. Après une première journée de séjour dans les salles du rez-de chaussée, ceux de la première prison ont été installés par groupes de 10 à 20 hommes dans des cellules du deuxième étage.

Le séjour à la prison de Wrocław était tout à fait supportable. Nous n'y étions pas persécutés. Les gardiens de prison étaient pour la plupart des gens d'un certain âge, qui considéraient leur emploi professionnellement, sans animosité; au contraire, ils étaient plutôt aimables, et après s'être familiarisés avec nous, ils nous exprimaient leur sympathie en nous fournissant des journaux, etc. Nous profitions de la bibliothèque du pénitentiaire, où les livres étaient forcément sélectionnés sous l'angle de l'idéologie hitlérienne. Mais nous lisions tout de même beaucoup. Chaque jour on nous faisait faire une demi-heure de promenade dans la cour de la prison; il fallait marcher vite, en file, et sans parler. Nous passions la plus grande partie de la journée en profitant des cours préparés par des spécialistes en diverses matières sollicités. Tout l'auditoire, composé de représentants de divers milieux scientifiques, en tirait profit. Dans ma dizaine entraient: le prof. Ludwik Piotrowicz, histoire ancienne, le prof. Aleksander Oszacki, médecine, le prof. Aleksander Kocwa, chimie pharmaceutique, le dr Jan Zabłocki, botanique, le dr Józef Fudakowski, zoologie, le lecteur Stefan Bednarski, langue russe, Stanisław Szczotka, assistant au Séminaire historique, Stanisław Urbańczyk, assistant au Séminaire de linguistique et Stanisław Malaga, assistant au Séminaire de psychologie pédagogique. Nous sommes restés dans les prisons de Wrocław jusqu'à lundi, 27 novembre.

Un jour, vint à la prison un fonctionnaire de police vêtu d'un uniforme différent de tous ceux que nous connaissions, et s'étant approché dans le corridor de notre groupe, prêt à sortir pour la promenade, il me demanda si je parlais allemand. Dans la cour, il me fit signe d'approcher et commença à me poser des questions, comme s'il ne savait pas du tout de quoi il s'agissait, quels étaient ces gens qui se promenaient. Il me demanda ensuite, pourquoi nous avont été emprisonnés. Lorsque je lui ai dit que nous n'en savons rien, que nous nous sentons absolument innocents, et lui ai raconté l'histoire de notre emprisonnement, il répondit que nous sommes responsables de l'éclatement de la guerre et des assassinats commis sur de dizaines d'Allemands à Bydgoszcz et en Poméranie, et que nous ne serons pas les seuls à expier: il y aura aussi nos petits-enfants et les petits-enfants de nos petits-enfants. Et que l'on nous retiendra jusqu'à la fin de la guerre dans un

camp de concentration; certains y resteront même après la guerre. Il me dit de répéter tout cela à mes compagnons. Ne voulant pas déprimer mes collègues, je ne leur ai pas transmis un seul mot de cet entretien, mais j'en ai inventé le sujet du bout au bout. Nous avons eu aussi la visite de l'aumônier de prison lequel en plus de quelques innocentes anecdotes pour nous distraire, nous affirma que pour les fêtes de Noël nous serons certainement revenus à la maison.

Le matin du 27 novembre on annonça que nous partons le même soir. Les gardiens nous assuraient que c'était certainement pour Cracovie. Tard dans la soirée, nous fûmes alignés dans le corridor; chacun reçut trois morceaux de pain et un de lard en guise de provisions pour le voyage. Des voitures de police nous attendaient à la sortie. Lors de notre embarquement dans les voitures, des scènes horribles commençèrent: les soldats de la gestapo nous tiraient par le col, assénaient des coups de poing dans le dos, entassaient de force plusieurs personnes dans des voitures qui pouvaient en contenir à peine six. Sur le plancher des voitures s'amoncelaient des hommes couchés en tas les uns sur les autres. Moi et Urbańczyk, on a voulu à tout prix nous faire entrer dans un étroit compartiment à bagages, en s'efforçant de fermer la porte sur nous. Lorsque cette tentative a échoué, on m'y a enfermé tout seul, meurtri. Cette manière de nous entasser dans les voitures était loin de ressembler au départ de gens libérés de prison. A la gare, on nous aligna dans un des tunnels du quai et on nous fit attendre, en informant le public qui nous contemplait d'en-haut quelle sorte de criminels on transporte. Impossible de décrire les cris, les bourrades, les menaces et les injures qui nous furent destinés. Nous avons poursuivi le voyage dans un train spécial. Dans chaque compartiment étaient assis cinq soldats avec des fusils pointés tout le temps dans notre direction. On nous a imposé un silence absolu pendant tout le trajet.

Le train se traînait comme une tortue. Après environ quatorze heures de voyage, nous avons dépassé Berlin, en le contournant. L'après-midi, à quatre heures passées, nous avons atteint Oranienburg. Descendus des wagons, nous fûmes entourés d'une masse de policiers vétus de vert. Trois par trois, on nous a menés à travers un bosquet jusqu'au... **Schutzhaftlager Sachsenhausen**. Nous avons lu cette inscription sur un haut portail que nous franchissions chapeaux en main, car à mi-chemin on nous a ordonné de les enlever. Tous ne se rendaient certainement pas compte qu'ils franchissaient le seuil d'un enfer terrestre, que cette inscription signifiait la peine de mort, que sa traduction italienne appropriée serait: „Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate".

On nous a alignés devant un baraquement. Il faisait déjà nuit. Tout à coup, un vent terrible s'est levé. La pluie commença à tomber avec de la neige, en éveillant des sensations macabres. Nous sommes restés ainsi debout pendant presque une heure, sans savoir ce que tout cela signifiait. Devant

notre alignement circulaient des hommes en manteaux rayés gris et bleu. Ensuite vinrent des militaires à casquettes ornées de têtes de mort. L'un d'eux aperçut le chapeau melon et le parapluieque je tenais à la main. Il commença à me ridiculiser, en me traitant de „Chamberlain" et en prétendant que j'avais certainement séjourné en Angleterre. Il a demandé à un homme en manteau de prisonnier qui se trouvait tout près, combien de temps devrions-nous rester ici, s'il nous fallait attendre la fin de la guerre. Celui-ci répondit sans hésiter: „Drei Jahre, sechs Semester". L'homme de la gestapo, comme nous l'apprîmes, c'était la plus grande terreur du camp, August der Eiserne, un géant silésien, Auguste de Fer. Le prisonnier, malgré son aspect d'homme de Néanderthal, c'était le brave Job, le „Stubenältester" du bloc 45.

On nous a poussés dans la baraque des bains. Pliage de vêtements en petits tas que l'on nouait avec les manches des manteaux, tonte de cheveux au ras du crâne, douche, distribution des hardes de prisonniers, mise en dépôt des montres et de l'argent – tout se passa très vite. Méconnaissables, nous sommes devenus des „Häftlings" ordinaires. On nous a serrés pour la première nuit dans une baraque transitoire, sans nous donner à manger. Il y avait par personne peut-être 30 centimètres de place sur un des sommiers sales rangés à même le sol. Personne d'entre nous ne s'imaginait encore ce que c'est qu'un camp de concentration en Allemagne hitlérienne. Un des plusieurs „Lagerältester" est venu nous l'apprendre. C'était Harry, ex-député au parlement allemand, un communiste. Il nous a informés qu'au camp règne la plus rigoureuse discipline militaire, que la vie ici sera particulièrement dure et pénible. Il a pourtant omis de nous instruire quant aux formes de comportement obligatoires envers nos supérieurs SS. Nous nous sommes levés à 5 h 30. Toilette dans un lavabo primitif, sous l'eau qui jaillissait des fontaines circulaires au-dessus des bassines sur lesquelles se penchaient de dix à douze de nos compagnons de captivité, au milieu de cris qui ordonnaient de faire vite. Pour le petit déjeuner, un liquide chaud sans goût ni odeur, de la rinçure plutôt que de la nourriture.

Avant sept heures, on nous a conduits à la place d'appel, éclairée par des lampes électriques montées sur de hauts poteaux et par des réflecteurs installés sur la terrasse d'un bâtiment dont la porte était faite de gros barreaux de fer. Sur la place se trouvait une foule composée de milliers de nos compagnons de détention. Ils s'alignaient cinq par cinq, en groupes composés chacun d'habitants d'un même bloc. Dans l'obscurité matinale du dernier jour de novembre, ce premier rassemblement sur la place d'appel nous a fait une impression épouvantable. Le premier appel s'est passé sans incidents trop graves. On nous a instruit qu'il faut ôter nos bonnets en entendant un tel ordre, regarder de tel ou tel côté, et nous mettre en garde-à-vous. Nous avons donc automatiquement obéi aux ordres. Après l'appel, qui se passa bien, car aucun incident repréhensible ne l'avait troublé, on nous a menés au bloc d'administration où devait se poursuivre notre immatriculation. Nous nous

tenions devant le bloc en attendant d'être appelés, lorsque surgit un SS à vélo qui vint vers nous après avoir quitté son véhicule. Nous ne savions pas que devant un personnage si haut placé, en uniforme de police et une tête de mort à la casquette, il fallait enlever son bonnet et se mettre en garde-àvous.

Nous sommes restés tête couverte. La „Blonde Bestie" s'approcha du premier rang et demanda qui nous sommes. Après chaque mot de sa réponse l'interrogé recevait une gifle retentissante, assenée à coup de main ou de bonnet; les coups pleuvaient accompagnés de cris aigus: „du Pfaff, du elender, du Kriegshetzer"... etc. C'était la première leçon pratique de comportement face à un surhomme au grade de „Rottenführer" ou „Scharführer", car ceux-là seulement appartenaient au commandement direct du camp. Profondément bouleversés par ces pratiques usées vis-à-vis des „Häftlings", nous allions bientôt recevoir encore un autre coup, que fut la division de notre groupe, appelé officiellement au camp: „Krakauer Sonderaktion", en deux, dont un a été envoyé au bloc 45, et l'autre au bloc voisin, le 46. Nous fûmes mêlés dans ces blocs à d'autres détenus, de diverses nationalités.

Les Allemands et les Polonais étaient majoritaires, ces derniers surtout de Poméranie et de Westphalie. Les blocs, prévus à l'origine pour 120 prisonniers, devaient en contenir le double, groupés dans deux salles de séjour diurne et deux dortoirs. Les blocs, faits de minces planches, avaient au centre les lavabos et les toilettes, tandis que dans les ailes se trouvaient les salles de jour et les dortoirs. Dans les halles-dortoirs, longues de plusieurs mètres, il y avait le long des murs et au milieu des rangées de sommiers, entre lesquels étaient ménagés des passages larges d'un pied à peine. Il y avait environ 40 centimètres de largeur de sommier par personne. Les hommes étaient serrés jusqu'à la limite du possible. La paille des sommiers était battue en masse compacte, dure comme de la pierre. Un petit sac de paille tenait lieu d'oreiller. Des plaids servaient de couverture. Près des fenêtres, les sommiers reposaient sur une épaisse couche de glace qui recouvrait une grande partie du plancher. De longs glaçons pendaient aux fenêtres. Malgré les 120 personnes qui dormaient dans la salle, il y régnait un froid terrible. Chacun reçut une écuelle en métal pour la soupe, une cuillère, un couteau et une fourchette.

Notre vie au camp se dévoulait selon un règlement immuable. Réveil à cinq heures et demie du matin. Avant sept heures, appel. Sur la place d'appel nous nous rangions en „blocs", qui constituaient des „ceintures". Chaque ceinture était commandée par un sous-officier SS. D'abord, on vérifiait le nombre de personnes présentes, alignées cinq par cinq. Le nombre total devait strictement correspondre à celui figurant dans les registres du camp. Au nombre des personnes réunies sur la place on additionnait ceux qui se trouvaient à l'infirmerie, dans les baraques pour écclésiastiques, dans les cuisines et au cachot du camp. Si quelqu'un manquait, on vérifiait et cherchait aussi

longtemps qu'il fallait pour retrouver le „numéro". Et tous les autres détenus, assumant la responsabilité collective, car tel était le règlement, devaient pendant ce temps attendre sur la place. C'étaient les pires moments de tous les appels. Il fallait rester debout des heures durant, sous le vent et la pluie, le gel et la neige, jusqu'à ce qu'on retrouve notre compagnon de captivité caché dans un recoin des blocs à cause d'on ne sait quel délit, par peur du châtiment, ou jusqu'à ce qu'on attrape hors de l'enceinte celui qui a réussi miraculeusement à s'enfuir du camp. C'était un supplice qui avait des conséquences atroces. Combien de gens sont-ils morts pendant ces appels interminables, car on y traînait aussi ceux qui se mouraient dans les blocs, n'ayant pas eu la chance d'être admis à l'infirmerie, et devaient paraître à l'appel pour que les chiffres correspondent.

On y portait même des morts qui avaient rendu l'âme une heure ou un instant avant l'appel. Pendant l'hiver terrible de 1939 à 1940, lorsque le gel atteignait 30 degrés, ces appels interminables sont devenus le fléau du camp. A l'appel du 18 janvier, lorsque la température est descendue à 31 degrés au-dessous de zéro, la „mort blanche" a sévi d'un façon terrifiante. Des détachements spéciaux de „Leichenträgers" ont emporté de la place pas moins de 74 dépouilles!!! Tous les survivants de cet enfer blanc avaient l'impression que leurs membres se transforment en blocs de glace, qu'ils sont gelés jusqu'à la moelle des os. Des centaines, sinon des milliers de malheureux, à peine couverts de leurs haillons, revenaient dans les blocs ou partaient travailler en dehors du camp les mains et les pieds gelés, les faces bleuies, sanguinolentes... Ce terrible appel a duré de 6 h 45 à 10 h 15. Le numéro égaré fut enfin retrouvé. Si on ne l'avait pas trouvé jusqu'à cette heure, nous aurions dû rester on ne sait combien de temps encore à l'appel.

Au mur d'un des blocs, qui donnait sur la place d'appel, il y avait un tableau blanc occupant tout l'espace libre, où figurait en grandes lettres, visibles à 200 mètres, une sentence sur le chemin de la liberté. Si je me rappelle bien, c'était: „Es gibt nur einen Weg zur Freiheit: seine Meilensteine heissen: Gehorsam, Arbeitsamkeit, Wahrheitsliebe und Liebe zum Vaterlande". Mais on ne libérait pas beaucoup de ces détenus obéissants, travailleurs, aimant leur patrie. Il se passait souvent plusieurs jours sans que personne soit relâché du camp. Par contre, les crématoires fumaient sans arrêt afin d'assurer de la place pour les nouveaux arrivants. L'obéissance et le zèle au travail étaient l'évidence même au camp. Le prisonnier devait obéir toujours et partout. Pouvait-il ne pas obéir aux ordres du doyen du bloc, du doyen de la salle, du chef de service diurne, du barbier du bloc, du doyen de la table, sans parler de l'obéissance aveugle vis-à-vis des SS! Chaque ombre d'insubordination entraînait des punitions atroces: coups à la figure, coups de pied, ordre de tomber à terre et se relever des dizaines de fois, de ramper par terre, dans la neige, de se coucher dans la boue ou, pire encore, correction sur la place d'appel à coups de bâton „officiel" en caoutchouc et

coups de tuyau, et enfin, séquestration dans un cachot obscur, sans même un sommier pour se coucher.

L'obéissance et le zèle au travail donnaient droit aux mêmes récompenses, car chacun des dignitaires énumérés du camp pouvait à sa guise nous battre et rouer de coups de pieds, comme ça, pour le sport. Le principe de responsabilité collective constituait une menace constante de punitions les plus sèvères. Un prisonnier s'était une fois emmitouflé le cou sous le col en croyant pouvoir combattre ainsi son angine. Sur la place d'appel, il se tenait au premier rang. Un SS de passage aperçut le malheureux mouchoir dont un bout dépassait du col de la redingote pleine de trous. C'était „irrégulier", car il était interdit aux soldats de porter des mouchoirs sous le col. Le prisonnier, un vieillard, a déjà une dent de cassée, il saigne du nez, il tombe à terre roué de coups de pied, et tout le bloc, 240 hommes, se couchent dans la boue, se lèvent, se couchent, se lèvent, se couchent...

Quelques milliers de détenus partent chaque jour du camp pour la „briqueterie", fabrique de briques d'argile dures pour le revêtement des routes, située à quelques kilomètres du camp. On y envoie seulement des hommes robustes, jeunes pour la plupart; le matin ils emportent avec eux de lourds chaudrons avec le repas de midi. A chaque retour du travail il y en a quelques-uns de moins. La „briqueterie" est un mot qui fait trembler. Les surveillants s'y acharnent sur leurs subordonnés de façon atroce. On les désigne par un seul mot: „Mörder". Depuis deux semaines le fils d'un organiste de Złotów, en Poméranie, notre voisin de table au bloc, le jeune Chyliński, étudiant en droit à Königsberg, travaillait à la briqueterie. Lorsque nous l'avons connu, c'était un gars sain, fort et robuste, capable de vivre au moins quatre-vingt ans. Un jour, nos compagnons ont apporté la triste nouvelle: le jeune Chyliński était mort à la briqueterie. Comment est-ce arrivé? Après deux semaines de travail terriblement dur, il avait commencé à faiblir, maigrissant à vue. Ce jour-là, ereinté, il était tombé par terre, évanoui. On commença à le réanimer. Il faisait plus de vingt degrés au-dessous de zéro.

La réanimation fut radicale. On a versé sur lui plusieurs seaux d'eau qui a recouvert le corps d'une couche de glace. Il est resté ainsi jusqu'au moment où l'on a constaté son décès à la suite d'un arrêt de coeur. Le père n'eut pas le droit de voir le corps de son fils. Une mort semblable fut probablement à la briqueterie le lot des dizaines de nos compagnons. Un jour, on a installé dans notre bloc un colosse de Rhénanie, riche paysan du nom de Klosterschultze. C'était un vieillard septuagénaire. Sur la place d'appel, il dominait tous les autres comme une tour de garde. Ses deux fils étaient officiers dans l'armée. Il a péché d'avoir donné au détachement de cavalerie allemande qui stationnait chez lui, en guise de litière pour les chevaux, de la paille qui ne répondait pas aux exigences du commandant. On l'avait sans doute envoyé au camp avec le verdict d'en „finir" le plus vite possible. Tout de suite, à son premier appel, plusieurs SS se sont approchés de lui, tous

armés de lourdes cannes empruntées aux invalides qui étaient nombreux dans nos rangs.

Devant nos yeux, ils ont assommé le vieillard pendant plusieurs minutes. La même opération s'est répétée au deuxième appel, et aux suivants. Le vieillard devait être fort et résistant: il geignait et hurlait horriblement, mais restait debout sous les coups comme un arbre, sans fléchir. Après plusieurs jours de ces tortures, expédié par surcroit à la briqueterie, finalement réduit à un état de masse sanguinolente, les membres rompus... il mourut d'un arrêt de coeur! Nous nous tenions à quelques pas du lieu de supplice, en garde-à-vous, sans rien voir ni entendre; gare à celui, des rangs plus éloignés, qui aurait tourné la tête pour regarder cette scène affreuse. De même, nous n'avons rien vu lorsque sous les fenêtres de notre bloc on ordonna de ramper dans la neige aux prisonniers d'un autre bloc par une journée de gel, sur la neige transformée en glace; ramper de façon à traîner leurs corps avec leurs mains nues. Ce „sport" a duré près de trois heures. Et le SS qui surveillait ces exercices, à la voix haute et douce, presque féminine, donnait des ordres hissé sur le dos d'un des prisonniers. Une fois, lorsque nous avions encore le droit de demeurer entre les appels dans la salle de jour, deux SS sont venus dans notre bloc pour une inspection de routine. Dans le premier meuble près de l'entrée, ils ont trouvé un gobelet avec quelques gouttes de liquide noir, reste du petit déjeuner. Le gobelet concerné s'envola dans les airs, s'envolèrent aussi les gobelets et les couteaux des autres étagères, des morceaux de pain; puis des tabourets nous furent jetés à la tête en atteignant plusieurs de nos compagnons. Nous nous tenions debout terrifiés, protègeant des mains nos visages et nos têtes pour éviter les blessures. Soudain, un ordre: tous par terre, debout, par terre, debout.

Ceux qui se trouvaient près des passages pouvaient s'exécuter, bien que serrés et ne pouvant pas se lever facilement. Mais la plupart, qui se trouvaient tout près des tables, ne pouvaient suivre cet ordre autrement qu'ayant rampé dessous, et il leur a fallu ensuite les soulever sur les épaules. Cette corvée échut justement à certains parmi nos collègues les plus âgés. C'était une torture que de tomber à plat ventre et se lever brusquement suivant les ordres, plus grande encore était celle de ne pas pouvoir aider nos vieillards, obligés de se plier à cette sauvagerie. Les deux SS ayant accompli cette oeuvre dirent en sortant que ce n'était là qu'un échantillon de ce qui pouvait nous attendre si d'autres inspections donnaient des résultats aussi peu satisfaisants que celle-là.

Regroupés dans le bloc 46, nous avions au moins la grande chance d'être traités depuis le début avec bienveillance par notre „Blockältester", Adolf Dobschat. Avant son emprisonnement, il était cheminot. Il était originaire de Cottbus, une petite ville de Lusace. C'était un militant communiste, depuis quatre ans détenu au camp. Il s'est fixé pour point d'honneur de nous protéger en usant tous les moyens possibles. Tout de suite, il a réussi à

obtenir pour nous des autorités du camp la dispense de passer les heures entre les appels dans des blocs à part, où les détenus qui ne travaillaient pas physiquement à la briqueterie, aux cuisines, aux laveries, à l'"Industriehof", ou dans les bureaux devaient rester tout le temps debout. C'était le „Stehkommando", corvée extrêmement fatigante et désagréable, puisqu'on ne pouvait ni s'asseoir par terre, ni même s'appuyer contre le mur. Nous avons eu la permission exceptionnelle de rester dans la salle de jour de notre bloc, de s'asseoir à la table, mais en silence; en cachette nous écoutions des cours par petits groupes. La lecture n'était plus permise, même des quelques journaux accrochés dans un coin de la salle. Nous avons réussi à obtenir seulement quelques exemplaires de la grammaire allemande dont profitaient certains collègues. Pendant plusieurs jours nous avons même eu un professeur d'allemand, lequel vint d'un autre bloc nous donner de très mauvaises leçons, d'un niveau déplorable. Grâce à la bienveillance de Dobschat, personne d'entre nous, surtout des plus âgés, n'allait éplucher les pommes de terre dans les caves du bloc de cuisine. Ce travail se faisait la nuit, jusqu'à 5 heures du matin. Ceux qui en revenaient devaient quand même assister aux appels, et par conséquent, pendant la journée qui suivait ce travail, les détenus tombaient de fatigue. C'est peut-être justement grâce à Adolf Dobschat qu'au bloc 46 moururent seulement deux de nos collègues cracoviens, tandis qu'au bloc voisin la mort en a pris dix.

Pendant nos premières journées au camp, lorsque l'hiver n'avait pas encore commencé à sévir et il n'y avait eu aucun évènement entraînant des punitions selon le principe de „responsabilité collective", lorsque nous avions encore des réserves de forces vitales et de la résistance, l'état physique du groupe cracovien était assez satisfaisant. Nous faisions dehors de longues heures d'exercice militaire, commandés par notre interprète officiel, originaire de Lusace, le dr Zisch, avocat berlinois connaissant Cracovie et de nombreux Polonais, notre bon ami, condamné au camp du fait de sa nationalité. On a obligé à participer à l'exercice même ceux ayant dépassé la soixantaine; il y avait même des vieillards au-dessus de soixante-dix ans. L'apathie envahissait pourtant de plus en plus nos âmes, avec la mélancolie, la nostalgie des familles, de Cracovie, avec la conviction que nous sommes condamnés au camp à perpétuité. Nos conversations tournaient autour de la question: quelle sorte de suicide est-il possible dans cet enfer? La pensée d'en finir rapidement avec une situation dont il était impossible de prévoir le dénouement rongeait de plus en plus les esprits. Les plus anciens pensionnaires du camp nous énuméraient la longue file de prisonniers qui n'ayant pas pu supporter le supplice psychique de la vie au camp se sont jetés sur les fils de haute tension à l'enceinte, se sont pendus dans le réduit du bloc, se sont coupé les veines. Le 15 décembre, par un après-midi dominical, eut lieu la première revue des prisonniers afin de sélectionner pour les travaux forcés 1500 hommes qui devaient, paraît-il, construire et fortifier

le „rempart occidental". On nous a conduits à la place d'appel. Là, les yeux perçants des spécialistes SS ont aidé à dégager du troupeau de loqueteux le nombre nécessaire de „bons" pour le transport. Nous étions un troupeau humain impersonnel, chassé de place en place, évalué en unités de „poids": autant de tonnes d'humains, tant et tant d'énergie nécessaire pour creuser et amonceler la terre, pour aplanir le ciment...

Les maladies nous guettaient déjà et attendaient le bon moment pour commencer leurs ravages. Le vénérable recteur Stanisław Estreicher est tombé malade le premier, la nuit après notre arrivée à Sachsenhausen. Il ne se rendait d'abord pas compte de la gravité de cette maladie, qui devait quelques semaines plus tard lui infliger l'épreuve de souffrances atroces et l'abattre définitivement. Il devenait la première victime de notre détention, car avec des soins et un traitement appropriés il aurait pu surmonter le mal. Or, il avait lui-même prédit à Wrocław que „nous ne reviendrons pas tous de cette expédition, nombreux seront ceux qui y perdront la vie, mais ce sera l'apport de l'Université Jagellonne à la cause de la Pologne". Ce n'est pourtant pas lui qui devait mourir le premier, du groupe cracovien de Sachsenhausen.

Quelques jours avant Noël nous pouvions apercevoir, au bloc 45, le professeur Meyer de l'Académie des mines qui souffrait en silence un supplice. Enveloppé d'une couverture, il était assis près de la table, au milieu du bruit ambiant, et attendait d'être libéré de ses souffrances. Cet homme, mourant d'un cancer à l'estomac, ne fut admis à l'infirmerie qu'au dernier jour de sa vie. Le soir de Noël, lorsque nous chantions des cantiques les larmes aux yeux, le prof. Meyer a inauguré la longue liste des morts du groupe des „Häftlings" cracoviens. Avec une compassion muette nous observious de notre bloc la silhouette chaque jour plus effacée du professeur Estreicher qui, assis immobile près de la fenêtre de son bloc, avec un stoïcisme sans pareil semblait compter les heures qui le séparaient d'une mort de martyr. Pour lui aussi, on a trouvé de la place à l'infirmerie seulement aux dernières heures de son agonie, le jour de la Saint-Sylvestre. La nouvelle du décès de notre vénérable collègue nous est parvenue à l'aube du premier jour de l'an 1940.

Cette nouvelle année s'annonçait pour nous terrifiante, affreuse. Le gel grandissait d'heure en heure. Les mauvaises grippes et les pneumonies commencèrent à sévir. Nous savions que le refroidissement, la fièvre, signifient l'arrêt de mort. Peu après le Jour de l'An mourut notre troisième compagnon d'infortune, notre sympathique lecteur de russe Stefan Bednarski, bientôt suivi de Tadeusz Garbowski qui depuis la mi-décembre faisait penser à une toile d'araignée. Michał Siedlecki et Jerzy Smoleński, que ses compagnons du bloc 45 devaient porter aux derniers appels sur leurs bras, car il n'était plus capable de s'y traîner par ses propres forces, n'ont pas tenu jusqu'à la mi-janvier. Bientôt moururent: Adam Różański, Władysław Ta-

kliński et Ignacy Chrzanowski, tous du bloc voisin. Notre bloc 46 n'avait pas encore jusque-là pris le deuil. Mais vint aussi notre tour.

Le professeur Feliks Rogoziński qui en automne avait eu une indisposition intestinaire assez grave, est tombé malade presque tout de suite après notre arrivée au camp; en souffrant atrocement de faim et d'insuffisance cardiaque, il mourut vers la moitié de janvier. Peu après, nous avons perdu le recteur et président de l'Académie Kazimierz Kostanecki. Il était arrivé à Sachsenhausen avec une petite plaie à la cheville gauche. La plaie s'est transformée en érysipèle. Nous le portions aux derniers appels sur le brancard qui servait à transporter le pain. Le professeur Leon Sternbach, séparé de ses collègues et amis aryens et logé au bloc juif avec le docteur Metallmann, nous a rendu visite plusieurs fois, mais vers la fin de janvier ces visites cessèrent, et nous apprîmes sa mort.

Le premier ou le deuxième jour de février le commandement donna l'ordre de transférer notre groupe du bloc 45 au 46. Selon l'avis de notre brave doyen de bloc, Adolf Dobschat, cela voulait dire que nous serons probablement bientôt libérés. L'espoir est entré dans nos coeurs. Mes compagnons m'ont chargé d'adresser un discours d'adieu à notre „doyen de bloc" et de le remercier pour ses bon soins. Je l'ai fait avec conviction, en prononçant des paroles vraiment cordiales et sincères, car Adolf avait bien mérité notre reconnaissance. Avec l'accord de mes compagnons, j'ai invité Dobschat avec sa famille à Cracovie, une fois la guerre terminée. Il m'a répondu par une excellente allocution, qui trahissait un orateur expérimenté. Il y avait dans cette allocution une note de haine absolue envers le système hitlérien, les sbires en uniformes bruns, les assassins en casquettes à tête de mort, envers tous nos bourreaux à instincts bestiaux. Le 5 février le bruit courut que notre libération est proche. En effet, le 8 février, après l'appel de midi, on ordonna à tous les „cracoviens" de quitter les rangs et de se rendre devant le bloc d'administration. Là on nous annonça que cent hommes seront transportés à Cracovie.

Il ne devait pas y avoir dans ce groupe des moins de quarante ans. Or, il y avait parmi nous plus de cent personnes ayant dépassé cet âge. On lut la liste de ceux qui allaient être libérés. Aleksander Birkenmajer, Władysław Semkowicz, Kazimierz Stołyhwo, Janusz Supniewski, Ludwik Kamykowski, Majcher (professeur le lycée), Franciszek Leja et moi, nous devions rester au camp. Personne ne connaissait les motifs de cette sélection. Le soir, lorsque le groupe libéré était prêt à partir, on y joignit encore le dr Kamykowski et le prof. Supniewski. Nous autres étions condamnés à voir se prolonger nos souffrances dans l'attente du jour qui apporterait la liberté aux plus jeunes et au petit groupe âgé qui restait. Le lendemain, nous apprîmes encore une fois la mort d'un de nos compagnons de captivité. A l'infirmerie était resté le professeur Antoni Hoborski.

Il était parmi les libérés, mais se mourait déjà à l'heure où les autres quittaient le camp. A l'appel de la liberté on avait fait sortir de l'infirmerie

le professeur Jan Nowak, qui tenait à peine sur ses jambes, et Jan Zabłocki, souffrant d'une angine. Le premier mars eut lieu une nouvelle revue de „forces" que l'on devait expédier du camp „vers l'inconnu". A l'exception du prof. Jan Miodoński, tous les plus jeunes furent emmenés. Ils sont partis le 4 mars, pour Dachau, comme nous l'apprîmes beaucoup plus tard. J'ai manqué de me trouver, moi aussi, dans ce transport, heureusement au dernier moment le trieur d'esclaves m'a demandé mon âge.

Enfin, le 6 mars 1940, on m'appela, avec le professeur Leja, au rapport du soir et on nous a expédiés au bloc avec nos habits civils. Avant d'être relâchés du camp, nous fûmes encore mis en cellulle pour une heure, dans les cachots obscurs où l'on enfermait les plus grands criminels du camp. Nous avons ainsi connu ces pénitentiaires d'où sans doute peu de prisonniers revenaient aux blocs. Avant d'ouvrir la porte du camp, le gardien a joué avec moi un jeu probablement habituel: il m'a placé sous le mur et s'est amusé à me viser de son pistolet.

Nous sommes revenus à Cracovie escortés par deux SS. De la gare, on nous a transportés à la Gestapo, rue Pomorska, où l'on nous annonça que nous sommes libres et pouvons aller à la maison. J'ai trouvé ma femme dans un état de faiblesse et de dépression à cause de mon séjour prolongé au camp par rapport aux autres collègues de mon âge. J'ai appris aussi que peu de temps après leur retour moururent encore quatre de mes collègues: Nowak, Kołaczkowski, Wilk et Włodek. Quelques semaines plus tard, ils ont été rejoints par Franciszek Bossowski qui encore au camp paraissait à demi mort, et pendant chaque appel restait debout soutenu par moi-même et par le lecteur Spławiński, la tête sur mon épaule ou sur la sienne.

Je suis revenu à Cracovie terriblement amaigri. M'étant pesé, j'ai constaté avoir perdu 23 kilos par rapport à mon poids habituel d'avant-guerre. En apparence, je n'étais pas malade, mais le médecin qui m'a aussitôt ausculté constata un grand affaiblissement du coeur, des enflures aux jambes, etc. Le troisième jour après mon retour j'ai dû me coucher à cause d'une bronchite aigüe. Je suis resté au lit pendant plusieurs semaines, et la convalescence en a duré le double.

Je commençais à me faire du souci quant à la façon de gagner ma vie et celle de ma femme. Je décidai de donner des leçons de musique, mais je n'avais pas grand espoir de subsister par ce moyen à l'époque de la guerre. Le dernier jour d'avril, j'ai passé l'annonce dans plusieurs librairies et bibliothèques de prêt, et même dans une pâtisserie, en proposant des leçons de „théorie, de chant et de piano". Le lendemain vint mon premier élève, jeune compositeur de talent. Les jours suivants il y en eut d'autres encore. Avec le temps, j'eus les matinées et les après-midis bien remplis, à ce point qu'il m'a fallu donner sept ou huit, parfois même neuf ou dix leçons par jour. Et cela a duré sans interruption, sans trêve, pendant tout le temps de l'occupation allemande. Je ne pouvais m'offrir de vacances, pas un seul

jour je n'ai quitté la ville, ne suis même pas allé en banlieue. Pendant tout ce temps je ne fus malade que quelques jours, et quoique parfois abruti de fatigue, j'ai tenu bon jusqu'à la fin. Le travail scientifique n'entrait pas en jeu. En 1944, j'ai réussi enfin à écrire un seul court ouvrage, commandé par le professeur Bujak de Lwów. En automne de la même année, j'eus le loisir d'écrire quelques articles pour une encyclopédie qui devait être éditée par le dr Maślankiewicz, et de commencer une dissertation sur les polonaises de Chopin pour l'édition „Oeuvres de Chopin" qui devait paraître en 1949.

Avec mes leçons, j'assurais en partie l'existence de ma famille sans contracter des dettes à long terme, sauf un emprunt que j'avais pris à la Caisse d'épargne en 1940, et que je rembourse jusqu'à présent. Sans les vêtements reçus de Suède et d'Amérique (manteaux, chaussures et un peu de linge), l'état de ma garde-robe serait encore moins satisfaisant qu'il n'est aujourd'hui. Les sardines envoyées du Portugal, de Turquie et de Suède étaient échangées contre des provisions plus substantielles, moins luxueuses.

Par trois fois les Allemands m'avaient proposé des postes. La première fois, j'ai été convoqué au bureau du „Président" Watzke qui m'a demandé si j'étais disposé à accepter le poste de responsable du domaine de la musique dans tout le Generalgouvernement. C'était vers la fin de juillet 1941. Le président Watzke m'a expliqué le genre et l'étendue de cette responsabilité. Il s'agissait entre autres d'inventorier les pièces de collection historiques liées à la musique sur tout le territoire du GG, de censurer toutes les publications musicales, de présenter des comptes rendus de toute activité musicale publique. Je devais organiser à cette fin un bureau central ainsi que ses filiales régionales. Surpris par cette proposition, j'ai répondu que, malheureusement, mon état de santé après le séjour au camp m'interdit d'endosser des responsabilités aussi étendues, et mon épuisement nerveux fait que je ne suis pas capable de voyager. Le président Watzke accepta „à regret" ma déclaration. La seconde fois, on m'avait demandé de donner des leçons à la femme et aux enfants du gouverneur Wächter qui avait un appartement privé à Przegorzały. L'auto de M. le gouverneur devait me conduire chaque fois à sa villa.

Cette demande m'a été adressée par le chef du bureau de „culture et de propagande" du district, le dr Kracher. A cette proposition aussi j'ai su réagir de façon à me libérer de cette tâche. Pour la troisième fois, on a voulu s'assurer ma collaboration en août 1943. Un chef de service du „Gouvernement" lui-même est venu à la maison trois fois avant de m'y trouver; à la quatrième, j'étais chez moi. Il m'a présenté ni plus ni moins que le projet d'organiser „une faculté musicologique" à l'Institut „für die Ostarbeit". Au cours l'un long entretien avec ce monsieur j'ai réussi à enumérer les raisons qui m'interdisaient toute coopération avec les Allemands. Je lui ai fermement exposé les accusations les plus essentielles, en commençant par l'arrestation des professeurs, jusqu'aux rafles, fusillements, falsification de l'histoire, ex-

terminations. Je n'ai laissé planer aucun doute. Il a tenté de justifier certaines choses, mais fut obligé de s'en aller penaud. Je m'attendais à subir les conséquences de mon „j'accuse", mais rien ne s'est finalement passé.

En novembre 1942, j'eus la visite du prof. Müller de Munich, musicien, pianiste, disciple de Hans Pfitzner, qui séjournait alors à Cracovie en qualitè d'invité du gouverneur général Frank. Il est venu tout droit du „Burg" où il avait joué devant le gouverneur lui-même et son entourage direct. L'heure était assez tardive, et dans ces conditions sa visite prenait un caractère très spécial. Il a voulu me dire qu'à cette réunion on avait parlé de moi en souhaitant me convaincre d'élargir la sphère de mon activité. Le professeur Müller m'a posé tout de go la question extrêmement naïve, si en l'occurrence je n'étais pas disposé à me déclarer „volksdeutsch". M. Müller ne me cachait pas d'être au service de la police politique. Quant à moi, je ne lui cachai pas non plus ma détermination à ne pas déshonorer mon nom en commettant un péché cardinal contre mon sang, contre mes ancêtres et contre ma nation, avec laquelle j'ai souffert et je souffre toujours depuis notre défaite. Je n'ai pas hésité non plus à entamer une conversation dans le but de faire apparaître l'analogie entre les années 1812 et 1942, avec les conséquences de la résistance russe à Stalingrad. Si le professeur Müller est encore en vie, il se souvient peut-être que son interlocuteur de la rue Grodzka 47 avait eu raison par cette soirée de novembre, surtout lorsqu'il mettait en question sa confiance aveugle en l'infaillibilité des projets de son „Führer" et la conception qu'un seul homme peut être l'unique moteur du comportement d'une nation qui en compte plusieurs millions; qu'il a le droit de lui imposer sa volonté et devenir responsable de son sort pour mille ans à venir.

Telles furent mes principales expériences pendant la période d'occupation, jusqu'au 18 janvier 1945, avec pour accompagnement une sensation ininterrompue de tristesse, de désespoir, des soucis pour l'existence quotidienne, des soucis de trouver un coin tranquille; avec des chocs causés par les arrestations de dizaines d'amis, par la mort de nombreuses personnes plus ou moins proches, par l'indigence croissante dans les milieux intellectuels, par la misère qui touchait des milliers de mes compatriotes.